
Chapitre 1

Le naufrage du soleil

*« Vous dont les chants de gloire rappellent au lointain
avenir la mémoire des fortes âmes disparues dans les
combats, bardes, vous épanchez sans crainte votre veine
féconde ! »*

Lucain, Pharsale, livre I.



Je suis fille de ce pays de lacs et de forêts, de ces plaines fertiles, de ces collines boisées. Je suis fille du peuple helvète². De mon enfance lointaine me parviennent des impressions aux contours estompés par les brumes du temps, mais aussi des souvenirs d'une netteté plus tranchante qu'une lame affûtée.

Ce soir, je me tiens sur la berge, près du vieux port. L'air est tiède. Les roseaux frémissent sous la brise. J'aime le crépuscule où doucement l'astre décline et l'odeur du lac, légèrement âcre, qui m'est si familière.

Les eaux sont calmes, la houle apaise les tourments de mon âme, et je considère le mouvement immuable des vagues qui viennent lécher la plage avant de se retirer dans un doux murmure.

Il en a toujours été ainsi, et cela ne finira qu'avec la fin des temps. Les hommes passent, les empereurs se lèvent et tombent. Je sais aujourd'hui qu'ils n'ont rien de commun avec le soleil, si ce n'est leur course éphémère. Ils se lèvent au matin, et la nuit tombe avant qu'ils n'y aient songé. Mais la terre suit son rythme propre. Que lui importe les villes fortifiées dont les sil-

2 Les Helvètes, peuple celtique, occupant une partie du territoire de la Suisse actuelle

lons profonds entament sa chair ! La terre ne se soucie guère des peuples qui la chevauchent. Elle respire au rythme des saisons, et les empires des hommes ne sont que d'éphémères flambées en regard du lent travail de la rivière creusant la roche.

J'ai confié aujourd'hui mon arrière-petite-fille à la terre. Mon âme est triste. Elle était si jeune, et moi qui ai vécu soixante-six longues années, j'aurais aimé pouvoir m'étendre là, à sa place. Pourtant, la terre n'est point tout. Elle ne saurait la retenir indéfiniment. Le va-et-vient des vagues sur le sable me parle encore d'éternité.

Mon père sourirait sans doute. Il a toujours dit que je lui ressemblais. « Tu es helvète, Eponina, me disait-il. Ton cœur n'est pas dans la ville. Tu es fille des rivières et des forêts sauvages. Tu sais entendre le souffle des dieux loin de la foule. » C'est pour cela qu'il m'avait donné ce surnom celte qu'il utilisait plus volontiers que mon nom officiel, Iulia³, porté par mon aînée et désignant notre famille, selon la coutume romaine. Aux yeux de mon père, Eponina devait échapper à la rectitude d'une route tracée par la Rome toute-puissante pour emprunter des sentiers solitaires connus seulement de ceux qui perçoivent le murmure des dieux dans le bruissement des arbres, là où d'autres n'entendent que le silence de l'absence.

En fait, il avait raison et il avait tort. Je n'ai compris que plus tard ce qu'il cherchait à me dire, mais je n'ai pas eu le temps d'en parler avec lui. Ma vie devait basculer par un matin de feu et de sang.

J'ai vu ma terre changer au cours de ces années de tumulte. Les empereurs se sont succédés dans une telle anarchie que je ne me souviens pas de tous leurs noms, mais quelques-uns ont marqué l'histoire de mon peuple.

Lorsque je suis née, en l'an 1014 ab Urbe condita⁴, c'était Gallienus qui régnait sur l'Empire. Cependant, Postumus, le général gaulois, s'était proclamé chef de l'Empire des Gaules.

3 Iulia, alternative latine au prénom Julia.

4 L'an 1014, soit 261 après J.-C. On utilisait le calendrier julien. L'an zéro correspondait à l'année de la fondation de Rome «ab Urbe condita», c'est-à-dire à l'an -753 de notre calendrier.

Dans les faits, une année était désignée par le nom du consul régnant. Afin de faciliter la lecture, les dates seront données selon notre calendrier actuel.

En ces temps troublés, où les Germains menaçaient nos frontières, nous n'étions guère en sécurité. Postumus, porté par ses légions, voulait asseoir un pouvoir fort en Gaule, alors même que Rome nous semblait lointaine et impuissante face à ces hordes barbares. Je suis donc née sur cette terre, qui se trouvait alors en Germanie Supérieure, dans la magnifique cité d'Aventicum. Capitale du pays helvète, la ville aux fiers remparts avait reçu le titre honorifique de « Colonia Pia Flavia Constans Emerita Helveticorum Foederata ». Mes grands-parents appartinrent à cette génération qui, la première, reçut la citoyenneté romaine sans avoir eu besoin de la mériter. L'empereur Caracalla avait ainsi dispensé le statut de citoyen à tout homme libre de l'Empire.

Un peu avant ma naissance, les Alamans, ces Germains venus du nord, passèrent le Rhin et ravagèrent notre terre sur la route qui devait les mener en Italie. Vaincus par Gallienus, ils se replièrent avant de subir une nouvelle défaite par les légions de Postumus en Rhétie, à l'est de mon pays.

Mes parents ont longtemps tremblé à l'évocation de cette horde sauvage qui dévasta une partie de la ville, sans toutefois la détruire. Ils avaient échappé à la mort en trouvant refuge dans l'ancienne place forte sur la colline. L'oppidum⁵ était abandonné depuis longtemps. On y voyait encore le mur de pierres sèches flanqué de poutres de bois, mais il n'était plus habité. Il avait pourtant servi d'abri à quelques familles, alors que les barbares pillaient les maisons et emportaient des esclaves avec eux. Ma sœur avait moins d'une année quand ces terribles événements eurent lieu.

Puis la peur s'installa. Rome sacrifia la garde de la frontière devenue indéfendable du côté du Rhin, afin de lutter contre les Goths à l'est de l'empire. Les légions ayant quitté les Champs Décumates⁶, nous craignions de voir d'autres Germains fondre à nouveau sur nos terres.

Pourtant, les années passant, la vie reprit le dessus avec son lot de joies et de soucis quotidiens. Depuis longtemps déjà, la

5 Un oppidum (latin) est un lieu fortifié, établi sur une hauteur. Les oppida étaient très répandus dans le monde celtique avant la conquête romaine.

6 Les Champs Décumates (Agri decumates, en latin), constituaient l'extrême sud-ouest de la Germanie, entre Rhin, Main et Danube.

monnaie se dévaluait. Le prix du blé augmentait de façon inquiétante. Dans les campagnes, des paysans acculés par la faim recouraient au brigandage pour assurer leur survie.

Rome avait mille ans, mais les fêtes qui devaient rendre hommage à sa toute-puissance avaient un arrière-goût amer, car la capitale était particulièrement touchée par ces fléaux. Dix ans plus tôt, la peste avait ravagé l'Italie, ainsi qu'une partie du monde romain.

Notre ville restait malgré tout magnifique avec son amphithéâtre adossé à la colline, son palais majestueux, son théâtre ouvrant sur une large allée où s'élevaient les temples dédiés aux dieux, son forum animé, ses thermes et les quartiers populeux. Le passage de bandes d'Alamans, s'ajoutant à l'essoufflement d'une cité prospère en proie aux vicissitudes de temps troublés, avait laissé de profondes cicatrices, sans toutefois parvenir à briser Aventicum. Il fallait consolider la cité des Helvètes et redonner confiance à tous ses habitants. Nous restions aux aguets, mais cela ne nous empêchait pas de vivre et d'être heureux.

De mon père, je garde l'image que je me faisais de lui avant que nos destins ne soient heurtés de plein fouet par la cruauté des hommes.

C'était un homme fort, un habile forgeron. Tout le monde reconnaissait l'excellence de son art. Il portait le prénom de Quintus, car il était le cinquième enfant d'une famille nombreuse répondant au nom de Iulius.

Mon père était un bon vivant, grand amateur de vins du sud et de cervoise. Il ne dédaignait jamais un morceau saignant de bœuf, de porc ou de mouton, d'autant que ces mets peu ordinaires étaient l'apanage des jours de fête. Ces jours-là, il accomplissait ses devoirs envers les dieux de la cité, tout en restant secrètement attaché aux divinités de nos ancêtres.

S'il aimait rire et plaisanter, ce n'était jamais au détriment de son travail. Je me souviens de ces après-midis où je passais à la forge après l'école⁷. Il travaillait dans un atelier situé au pied de

7 Dans une cité importante comme celle d'Avenches, les enfants étaient certainement scolarisés entre 7 et 12 ans. Ils apprenaient à lire, écrire et calculer. Certains garçons poursuivaient leurs études à un degré supérieur. Un local couvert de graffitis d'enfants a été découvert à Avenches. Il pourrait bien s'agir d'une école. (Flutsch, p.100)

la colline, non loin de l'amphithéâtre. J'entendais parfois son rire sonore quand il prenait du bon temps avec quelque client venu passer commande. Mais dès qu'il était question de l'ouvrage, il fronçait ses épais sourcils, essuyait de son bras la sueur de son front, ainsi que sa moustache à laquelle il n'avait jamais voulu renoncer, malgré l'insistance de ma mère. Ensuite, il retirait du feu la pièce de fer rougeoyante, afin de la travailler sur l'enclume avec une précision étonnante.

J'ai connu ses colères chaque fois qu'un apprenti bâclait son ouvrage, et sa générosité quand il avait des raisons d'être fier de l'un d'eux.

Ma mère était si différente que je me demande encore ce qui les rapprochait. Sans doute conservaient-ils de leur jeunesse une tendresse touchante l'un pour l'autre. Autant mon père était fier de ses valeureux ancêtres, autant ma mère se conformait scrupuleusement aux usages romains. La conquête était une vieille histoire qui ne nous concernait plus que de très loin.

Nous avions appris comment les Anciens, sous la conduite du jeune chef Divico, s'étaient alliés aux Cimbres et aux Teutons, dans un rêve de grandeur et de domination. Ils avaient remporté une première victoire et fait passer les soldats de Cassius sous le joug. Toutefois, la fortune les avait abandonnés, de sorte qu'ils étaient rentrés chez eux. Plus tard, Divico étant fort âgé, ils avaient cherché à fuir ce pays de cocagne jugé trop étroit pour gagner la terre des Séquanes et des Éduens. Ils avaient écouté le riche Orgétorix, le « roi des combats », qui préparait leur grande migration et tissait des alliances avec les peuples dont il convoitait l'assistance. Orgétorix finit par mourir, abandonné des siens, après avoir perdu leur confiance, pour avoir nourri des ambitions personnelles démesurées. Avant de partir tout de même, nos belliqueux ancêtres avaient brûlé leurs places fortes et leurs villages pour éviter la tentation de rentrer chez eux, au cas où les choses tourneraient mal. Et les choses avaient mal tourné, en effet. César leur avait barré la route. Lorsque l'espoir d'une victoire céda au goût amer de la défaite, mon peuple fier, mais cruellement décimé, revint sur nos terres.

Mon père racontait cette épopée avec l'ardeur propre aux bardes celtes : peu importait l'issue du combat du moment que les

Anciens avaient eu le courage de partir à l'aventure. Ma mère, au contraire, se rangeait à l'opinion du maître d'école qui nous rappelait les bienfaits de la paix romaine, la pax romana. Nous n'étions plus vaincus, mais membres à part entière d'un empire sans précédent.

Je me souviens d'un jour où mon père nous avait conté l'histoire des Helvètes. Il avait bu, sans doute un peu trop, ce qui rendait son récit plus théâtral. Lorsqu'il eut évoqué le triste retour des vaincus, il s'assit près du feu, le regard empreint de mélancolie. Je ne suis pas sûre d'avoir vraiment pensé ce que je lui ai dit alors, mais du haut de mes douze ans, je voulais le consoler de mon mieux. Je me suis assise près de lui, et je lui ai affirmé que moi aussi, un jour, je quitterais tout pour partir à l'aventure, si un chef qui en valait la peine se levait parmi nous. Il m'a regardée avec une tendresse que je n'oublierai jamais, tandis que ma sœur, Iulia, se moquait de moi.

« Tu n'es qu'une tête de linotte ! disait-elle. Jamais tu ne quitterais la ville pour une telle aventure ! Je te connais ! Tu aimes trop le théâtre et les thermes pour t'en aller d'ici ! D'ailleurs, je sais bien qu'en fait, ce sont les réprimandes du maître que tu cherches à fuir. Cette envie te passera dès que tu auras terminé l'école, ce qui ne saurait tarder. »

Ma mère avait ajouté à tout ceci que j'étais une ingrate, et que s'il me fallait fuir un jour, ce ne serait sûrement pas pour suivre un noble guerrier, mais parce que les Alamans franchiraient de nouveau le Rhin. Nous tremblâmes tous à cette sombre pensée qui réveillait des craintes que nous n'aimions guère évoquer, comme si le simple fait d'en parler pouvait attirer le malheur.

Fin du premier extrait